

PONTAUT, Alain, *René Lévesque ou « l'idéalisme pratique »*.
Ottawa, Éditions Leméac, 1983. 229 p. 12,95 \$.

Richard Jones

Volume 38, numéro 2, automne 1984

Bourgeoisies et Petites Bourgeoisies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304270ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304270ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jones, R. (1984). Compte rendu de [PONTAUT, Alain, *René Lévesque ou « l'idéalisme pratique »*. Ottawa, Éditions Leméac, 1983. 229 p. 12,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(2), 268–270.
<https://doi.org/10.7202/304270ar>

PONTAUT, Alain, *René Lévesque ou «l'idéalisme pratique»*. Ottawa, Éditions Leméac, 1983. 229 p. 12,95\$

Décidément René Lévesque est un personnage attrayant car ses biographies se font nombreux. Après *Portrait d'un Québécois* par Jean Provencher, *René, a Canadian in Search of a Country* par Peter Desbarats, *René Lévesque, la passion du Québec*, par Jean-Robert Leselbaum, voici maintenant Alain Pontaut qui cherche à nous présenter l'«itinéraire fulgurant» de celui qui, «pour chaque Québécois», du moins le prétend-il, est «à la fois le plus illustre et le plus familier, le plus symbolique peut-être, à coup sûr le plus exposé des Québécois». L'objectif donne déjà le ton de ce livre écrit par celui qui a été conseiller du premier ministre pour les matières socio-culturelles de 1977 à 1981.

Pontaut n'a pas cherché à préparer un ouvrage à caractère historique, avec notes en bas de page et cadre scientifique; il a cependant puisé généreusement dans les autres biographies déjà rédigées sur son héros. Il n'a pas voulu non plus préparer «un ouvrage de propagande» mais plutôt «un livre d'admiration»: avouons que la différence est parfois subtile! Les collègues d'histoire médiévale, spécialistes dans la vie des saints, reconnaîtraient le genre.

Ce serait quelque peu exagéré de prétendre que ce livre tombe à point. Les sondages sont peu équivoques: les admirateurs de René Lévesque et de son gouvernement se font rares au point où il ne serait pas invraisemblable que

les prochaines élections amènent la quasi disparition du Parti québécois de l'enceinte de l'Assemblée nationale. Fédéralistes inconditionnels, libéraux fidèles, anglophones et allophones inquiets de leur situation de minoritaires, leaders syndicaux dégonflés, radicaux et extrémistes de tout acabit, fonctionnaires et enseignants aux salaires gelés, chômeurs, étudiants aux bourses réduites, affrontant un avenir qu'ils voient souvent peint en couleurs sombres, universitaires ayant du mal à gérer la décroissance au moment où les besoins ne cessent de croître, hommes d'affaires inquiets de la situation financière de la province (en aurais-je oublié?), ce n'est pas dans ces rangs que l'on trouvera des admirateurs de René Lévesque. Reste-t-il des Québécois pour qui René Lévesque n'est pas devenu un faux prophète? Pourtant, Pontaut a tout prévu: «J'ai bien plus essayé de m'installer dans la perception qu'on aura de René Lévesque dans quarante ans que dans celle qu'on en peut avoir aujourd'hui.» Il faudrait donc montrer de la patience.

Pour l'auteur, René Lévesque s'est distingué par sa «constante volonté d'arracher le destin au hasard», par sa capacité de fondre l'idéalisme — qui sert à fixer un sens à l'action — et le réalisme, «condition de combat efficace». Il a battu l'Union nationale tout seul, ou presque, car c'est lui qui a refait l'image du parti libéral en 1960 alors que le chef du parti, Jean Lesage, faisait «ancien, très lié aux pouvoirs d'argent». En 1962, Lévesque, ministre des Ressources naturelles, est le premier artisan de la victoire libérale, ayant convaincu les libéraux, malgré une très forte opposition à l'intérieur du parti, de procéder à la nationalisation des compagnies privées d'électricité. Puis Lévesque est sorti d'un parti libéral manquant de volonté autre que celle de se maintenir au pouvoir, il a fondé un mouvement puis un parti, il a subi les revers électoraux de 1970 et 1973 et il a mené ses troupes à la victoire retentissante de 1976, battant Robert Bourassa, «l'avocat de l'effacement de la patrie». Puis ce furent l'échec lors du référendum avec «l'escroquerie» de Pierre Trudeau, la grande victoire des péquistes en 1981, le rapatriement de la constitution contre la volonté des Québécois en 1982 et les crises politiques, économiques et sociales qui sévissent depuis. Voilà, du moins, le tableau que nous brosse Pontaut.

Mais il est clair que René Lévesque, ce prophète moderne, tout comme ceux de l'Ancien Testament, a eu des difficultés avec son peuple quand il s'agissait de le mener vers la Terre Promise. Comme Jean-Claude Germain le disait: «Tous les Québécois sont pour l'indépendance, à la condition qu'elle ne leur coûte pas une cenne.» Pontaut, lui, juge le Québec «assez généralement nationaliste... mais ayant troqué son crédo de jadis pour des valeurs matérielles indiscutables».

Les nationalistes, ici comme ailleurs, ont toujours déploré tout ce qui venait briser l'unité de la nation. Ils ont tonné contre les partis politiques et la partisanerie. Ils ont pesté contre les intérêts financiers. Ils ont regretté vivement que les soucis matériels, parfois légitimes mais souvent exagérés, viennent faire oublier les principes nationaux. Mais ils ne se sont pas toujours rendus compte que eux aussi, tout en caressant des rêves, ont eu d'autres préoccupations susceptibles d'engendrer des conflits entre eux et d'autres groupes, voire au sein de leur propre camp. Forcément, la complexité des préoccupations, des motivations et des intérêts humains est venue compro-

mettre les chances de réalisation des buts nationaux. Mais pouvait-il en être autrement?

René Lévesque avait, sans doute, de grandes aspirations pour son Québec. À l'époque de la Révolution tranquille, lui et beaucoup d'autres ont contribué à convaincre les Québécois qu'ils pouvaient réaliser de grandes choses, qu'ils avaient un passé colonial à rejeter, des maîtres à renverser, des droits à faire valoir. Le message a été compris et a été appliqué à toutes les sphères d'activité, effectuant ce que Guy Rocher a appelé une «mutation culturelle». Toutefois ces paroles ont peut-être été trop bien comprises. Comme d'autres, les Québécois se sont bien adaptés à la mentalité de la révolution des espoirs sans cesse croissants. Mais plus tard, le contexte s'est modifié et la société s'est montrée incapable de satisfaire les attentes de tous et chacun; alors, limiter les espoirs sinon accepter qu'ils pourraient ne jamais se réaliser s'est avéré difficile. Peut-être les profondes déceptions des Québécois, nationalistes et autres, s'expliquent-elles par cette constatation. L'histoire pourrait bien montrer que René Lévesque a été à la fois cause et victime de ce bouleversement. Cela n'enlèvera rien à la grandeur de l'homme.

Le petit livre de Pontaut fera revivre les regrets de certains alors qu'il laissera d'autres indifférents. Il est pourtant bien écrit et agréable à lire. Mais maintenant il faut déclarer une trêve et laisser un peu plus d'eau couler sous les ponts avant de tenter de nouvelles réflexions.

*Université Duke
Durham, N.C.*

RICHARD JONES